

Elle s'efforça de relever le courage de la pauvre fermière par ces assurances consolantes, et elle redoubla d'efforts lorsque le garde ouvrit la porte et leur dit :

—Femme Couterman, Cécile Roosens, suivez-moi. J'ai ordre du drossart de vous conduire dans la tour de la prison. Vous pouvez voir les prisonniers, et rester avec eux une demi-heure. Pas davantage. Venez.

Elles le suivirent à travers la cour jusqu'au pied de la tour. A l'appel du garde, la lourde porte s'ouvrit, et le geôlier parut avec ses clefs.

Les deux hommes causèrent un moment à voix basse.

—C'est bien, dit le geôlier restez ici ; moi je ferai la garde en haut ; il n'y a rien à craindre d'ailleurs ; ils sont doux comme des agneaux. Dans la salle d'audience, dites-vous ?

—Oui, pendant une demi-heure.

—Compris... Montez devant moi, mère Couterman ; l'escalier est raide et usé. Voulez-vous que je vous donne la main ! Cécile est jeune et elle a de bonnes jambes. Elle peut se passer de l'aide du vieux Gérard.

Le geôlier les introduisit dans la salle d'audience.

—Attendez ici, je vais chercher les prisonniers, dit-il.

Les deux femmes étaient si émues qu'elles ne pouvaient parler. Leur cœur battait avec force. Elles allaient revoir ceux qui leur étaient si chers,—et, après une bien longue séparation, les serrer dans leur bras, les consoler, leur donner un moyen de salut.

Un bruit de chaînes résonna dans l'escalier, et avant que les deux femmes eussent le temps de s'approcher de la porte, Urbain était dans les bras de sa mère, qu'il pressa ardemment sur son cœur, autant que ses chaînes le lui permettaient. Mais bientôt il se dégagait de cette étreinte, et serra les mains de Cécile avec mille exclamations de joie, comme s'il n'avait plus rien à craindre ni à déplorer pour lui-même, Cécile s'apprêtait même à en exprimer sa surprise, lorsque le père Couterman entra à son tour. Alors les embrassements et les cris de joie recommencèrent.

Après ces premières effusions, les prisonniers durent raconter ce qu'ils avaient souffert, mais ils parlaient de leurs propres souffrances avec une surprenante légèreté de cœur. Ce qui leur avait causé le plus de peine, c'était de se voir séparés de celles qu'ils aimaient, et de les savoir désolées de leur sort.

Toutes ces explications firent pendant quelque temps oublier aux deux femmes la mission qu'elles avaient à remplir. Cécile s'en souvint la première et dit :

—Nous n'avons qu'une demi-heure à rester ici. Le temps est précieux. Soyez calmes et écoutez-moi. Urbain, mon cher Urbain, tout peut dépendre de la réponse que vous allez me faire. Les échevins, le drossart et le baron lui-même sont très-irrités de ce que vous vous reconnaissez tous les deux coupables. Il n'a pourtant été donné qu'un seul coup de couteau, n'est-ce pas ; et un seul de vous peut l'avoir donné ? Nous avons promis au baron de lui rapporter un aveu sincère. Alors il vous sera favorable et vous protégera contre la fausseté de l'ammann. Déclarez-nous donc franchement qui de vous a frappé Marc de son couteau.

—Moi ! moi ! répondirent en même temps le père et le fils.

—Ah ! Urbain, soyez mieux avisé, je vous en supplie. Avouez votre innocence, et vous sauvez votre père et vous-même.

Vous souhaitez que je fasse peser sur mon père une faute que j'ai commise ? dit froidement le jeune homme. C'est moi, moi seul qui ai frappé Marc Cops.

—Ciel ! s'écria Cécile les larmes aux yeux. Vous, Urbain ? Ce n'est pas possible... Mais puisque Dieu a permis ce malheur... Et vous, père Couterman, avouez-vous que vous êtes innocent ?

Le fermier répondit avec la même tranquillité :

Urbain vous trompe. C'est moi qui ai frappé Marc Cops. Allons, Urbain, mon cher fils, renoncez à votre inexplicable résolution. Vous vous avouez coupable par amour pour moi, pour me soustraire à la peine de mon action. Mais réfléchissez que je suis vieux et cassé ; que je ne puis plus guère travailler, que mes jours sont comptés, tandis que vous êtes jeune et avez de longs jours devant vous. Vous pourrez, Cécile et vous, soigner votre pauvre mère jusqu'à ce que le Seigneur me rappelle à lui. Abandonnez-moi à mon sort. Quel qu'il soit, je le subirai courageusement et sans plainte. Mon cher enfant, pense à Cécile, pense à ta mère... Vois, je lève vers toi mes mains suppliantes.

—Inutile, mon père, inutile, répliqua Urbain. Rien ne peut m'ébranler dans l'aveu de la vérité. Moi, qui ai donné le coup de couteau, je me déclarerais innocent et je vous laisserais condamner ! Ah ! lorsque nous avons été entendus par le drossart, vous vous êtes déjà reconnu coupable. Je déplorai et j'admirai votre généreux sacrifice. Croyez-vous donc que dans mes longues nuits de captivité la résolution de ne pas me laisser enchaîner à une lâcheté ne s'est pas enracinée en moi ? Vous laisser condamner, vous, mon père à qui je dois la vie ? Jamais !

(La suite au prochain numéro.)